

<b>Zeitschrift:</b>	Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève
<b>Herausgeber:</b>	Société d'histoire et d'archéologie de Genève
<b>Band:</b>	10 (1951-1955)
<b>Heft:</b>	2
<b>Rubrik:</b>	Communications présentées à la Société en 1952

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 22.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Communications présentées à la Société en 1952

1240. — *Séance du 10 janvier.*

Séance commune avec la Classe des Beaux-Arts.

**Les cultes orientaux à Rome, par M. C. SIMONETT.**

M. C. Simonett, archéologue, directeur de l'Institut suisse à Rome, présente le résultat de ses études sur l'introduction des divinités orientales dans Rome. On sait qu'à Rome les grandes familles se réclamaient d'une lointaine origine troyenne. Lorsque, pendant 18 ans, l'Italie fut ravagée par les troupes d'Annibal, les oracles sibyllins enjoignirent aux Romains de quérir en Phrygie la déesse Cybèle, la Magna Mater, symbolisée par une pierre noire. Cette idole fut installée en place d'honneur, dans le temple palatin de la paix. L'effet fut miraculeux : l'Italie délivrée. On instaura, pour glorifier Cybèle, les *ludi megalenses*, et Auguste lui accorda sa préférence, lui élevant, en 203, un temple privé. Son culte, présidé par des prêtres venus de Galatie, orgiaque et bruyant, convenait peu à l'austérité romaine.

C'est pour une raison analogue, libération du territoire national, que Mithra, dieu de la lumière, vainqueur du taureau maléfique, fut importé de Phrygie à Rome. Cette divinité, réconfort des soldats et des esclaves, de ceux que le péril ou la pauvreté constraint à rechercher un appui moral, fut éminemment populaire. Cette exaltation des « valeurs intérieures » apparaît pour la première fois dans la religiosité romaine. Les fouilles entreprises par un archéologue genevois, M. Darier, ont mis au jour le sanctuaire syrien de Rome qui lui était consacré sur le modèle des temples de Balbeck ou de Palmyre. M. Simonett dégage fort ingénieusement la signification mystique de cet édifice, composé de nombreuses antichambres. Comme le soleil meurt chaque année pour ressusciter au printemps, l'initié devait accomplir de nombreux stages de purification, s'anéantir pour renaître à la vraie vie, pour atteindre la divinité. On voit se dessiner confusément les grandes lignes du christianisme, seule religion orientale qui survécut à Rome.

1241. — *Séance du 24 janvier (assemblée générale).*

Rapports du président (M. Sven STELLING-MICHAUD), du trésorier (M. Gustave DUMUR) et du vérificateur des comptes (M. Albert RIVOIRE).

**Un tournant des idées scolaires médiévales aux environs de 1130, par le R. P. VICAIRE.**

L'enseignement systématique de la doctrine chrétienne, telle que le connaissent aujourd'hui catholiques et protestants, ne remonte pas au delà du XII<sup>e</sup> siècle ; on doit à Hugues de Saint-Victor et à Pierre Lombard les premières synthèses complètes et ordonnées de la doctrine. Avant ces théologiens on se contentait de commentaires et de gloses et on pratiquait surtout l'explication exégétique ou allégorique. Le R. P. Vicaire s'est efforcé d'éclairer les origines et le sens de ce changement de direction dans l'enseignement théologique. Au XII<sup>e</sup> siècle les écoles se développent à l'ombre des cathédrales et l'école épiscopale de Paris rassemble des étudiants de toute l'Europe ; elle est « le moulin où cuit le pain du monde entier ». Certains théologiens éprouvent le besoin d'une élaboration systématique des « Sentences », ou données doctrinales de l'Ecriture. Il en sort un nouveau type d'enseignement (étude systématique intermédiaire entre le commentaire cursif et le commentaire magistral de l'Ecriture) et un nouveau genre littéraire (les sommes de sentences). Hugues de Saint-Victor semble le principal responsable de ce changement de méthode sur lequel il a longuement réfléchi. Pierre Lombard, avec son Livre des Sentences, fournit bientôt le manuel classique. Né de l'étude directe de la Bible, le genre littéraire des sentences systématiques, qui n'a rien à voir avec les collections de « fleurs » ou sentences des Pères, conserve le plan chronologique des données de la Bible, spécialement de l'Hexameron, base fondamentale de son plan systématique. Cette théologie systématique fut accueillie avec faveur et bientôt pratiquée partout en Europe.

**Le débat entre J. R. Chouet et P. Fatio sur la démocratie genevoise, par M. W.-A. LIEBESKIND.**

A paru dans *Mélanges Georges Sauser-Hall* (Genève, 1952), p. 99-107.

1242. — *Séance du 8 février.*

Séance commune avec la Société de Géographie.

**L'Alsace romaine, voie d'invasion et champ de bataille, par M. J.-J. HATT.**

Les destructions de la dernière guerre ont été à l'origine de découvertes importantes pour l'histoire romaine de Strasbourg. Sa situation géographique avait fait de cette ville une cité frontière et une cité de garnison. Auguste y construisit un camp retranché qui subit plusieurs destructions. L'étude attentive des matériaux retrouvés et du terrain ont permis à M. J.-J. Hatt, maître de conférence à l'Université de Strasbourg et directeur des fouilles, de rassembler

mille renseignements utiles. Ici, comme en beaucoup d'autres lieux, l'archéologie se fait la servante fidèle de l'histoire. Les différentes couches de terrain et les débris qu'elles renfermaient évoquent les camps successifs que les Romains établirent en ce point menacé de l'empire ; un trésor de deux cents pièces de monnaie indique avec précision la date d'un incendie, d'ailleurs mentionné par l'historien Ammien Marcellin, au IV<sup>e</sup> siècle. Plus loin les piles d'un pont romain ont été retrouvées, et, dans une forêt, un ouvrage fortifié mis au jour.

1243. — *Séance du 28 février.*

**Acquisitions récentes de la collection de papyrus grecs de la Bibliothèque publique et universitaire, par M. Victor MARTIN.**

M. Victor Martin présente deux papyrus grecs acquis par lui au Caire, en décembre 1950, pour le compte de la B.P.U. Le premier représente quelques débris d'un rouleau contenant la vie de Jules César de Plutarque, auteur jusqu'ici à peine représenté parmi les papyrus d'Egypte. Ce manuscrit, que l'écriture permet d'attribuer au II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle de notre ère, contient quelques variantes intéressantes, mais en général atteste l'exactitude des copies médiévales.

Le second papyrus, plus étendu, appartient à un autre genre de littérature, celui de la diatribe d'inspiration cynique. On reconnaît différents morceaux indépendants, mais de caractère analogue : un entretien d'Alexandre avec le gymnosophiste indien Dandamis, dont une version délayée et, sur certains points, assez différente figure dans une partie de la tradition du Pseudo-Callisthène, la septième lettre apocryphe d'Héraclite, également dans une version différente de celle de la tradition, notamment avec une suite que cette dernière ne contient pas. Le papyrus n'étant pas, d'après l'écriture, postérieur au II<sup>e</sup> siècle après J.-C., les ouvrages qui y figurent se présentent sous une forme plus rapprochée des originaux et, semble-t-il, indemnes de modifications dues à l'influence du christianisme.

**Nouvelles lettres inédites de Rousseau, par M. Bernard GAGNEBIN.**

Voir P.-P. Plan, *Table de la correspondance générale de J.-J. Rousseau*, avec une introduction et des lettres inédites publiées par Bernard Gagnebin (Genève, Droz, 1953).

**Les Archives de l'Eglise de Genève, par M. P.-E. MARTIN.**

M. Paul-E. Martin présente l'inventaire manuscrit des archives de l'Eglise de Genève déposées aux Archives d'Etat. Ces archives étaient jusqu'ici difficilement accessibles ; aujourd'hui, grâce à

un accord passé entre l'Eglise nationale protestante et l'Etat de Genève, ces documents peuvent être consultés facilement aux Archives d'Etat où ils sont déposés. Après avoir fait l'historique de ces archives qui échappèrent deux fois, en 1842 et en 1907, à une absorption par l'Etat, M. Martin décrit les principales sections de ce dépôt : 98 registres du Consistoire pour l'époque qui va de 1542 à 1832, des registres de la Chambre des prosélytes (de 1710 à 1798), de la Société des catéchumènes, de la Compagnie des Pasteurs, des comptes de paroisses. Une meilleure classification et des répertoires permettent désormais d'utiliser avec fruit ces importantes archives.

1244. — *Séance du 13 mars.*

**Les fouilles préhistorique de la Barmaz-sur-Collombey (Valais), par M. Marc-R. SAUTER.**

Voir : M. R. Sauter, « Collombey (Valais). La Barmaz II. Fouilles de 1951 », dans *Ur-Schweiz*, XV, 3, (Bâle, 1951) p. 52-54.

*Id.* « L'âge du bronze dans le district de Monthey (Valais) », dans *Annales valaisannes*, 1-2 (1952), p. 5-16.

*Id.* « Préhistoire du Valais, des origines aux temps mérovingiens », dans *Vallesia*, V, (Sion, 1950), p. 81-84.

1245. — *Séance du 28 mars.*

Séance commune avec la Société de Géographie.

**Les origines de la barque du Léman et Henri Du Quesne, par M. Louis-E. FAVRE.**

M. Favre, membre de l'Académie de Marine, a fait l'histoire, hélas close aujourd'hui, de la barque du Léman, et il s'est efforcé, en particulier, d'en préciser l'origine. La barque du Léman n'avait pas seulement les qualités d'élégance que l'image a fixées, mais elle présentait aussi des qualités techniques remarquables. Elle mesurait environ trente mètres et se dirigeait à l'aide d'un gouvernail que les barquiers pouvaient relever pour l'accostage. Elle était propulsée surtout par le vent ; par calme plat, elle était hâlée au naviot ou poussée à l'aide de longues perches ferrées appelées « étires ». Elle pouvait porter un chargement de 100 tonnes et plus ; à l'intérieur une vaste cabine permettait à l'équipage qui comptait 6 hommes de se reposer et de préparer les repas. Pendant plus de deux siècles, on construisit des barques à Saint-Gingolph d'abord, puis à la Belotte et au Locon. La batellerie du Léman faisait vivre directement ou indirectement une population nombreuse formée de forgerons, bûcherons, charpentiers,

calfateurs, voiliers, cordiers et barquiers. A Meillerie, aujourd'hui village délaissé, 600 carriers préparaient les blocs de pierre, fret principal des barques.

Quel est le prototype de la barque ? Qui a inventé et mis au point ce navire aux formes parfaites ? Se référant à un statut établi en 1333 par l'*Office des huit Sages de Gênes préposés aux choses de la Navigation*, M. Favre démontre que la forme du maître-couple des galères gênoises de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle était étroite et très creuse ; elle différait sensiblement de celle du maître-couple de la barque, large et de creux modéré. Si l'on recherche une analogie de forme, on la trouve dans la galère française de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, dont le maître-couple épouse presque exactement le tracé du maître-couple de la barque. Ce ne sont donc pas les galères construites dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle à Villeneuve par des maîtres de hache gênois qu'avaient fait venir les comtes de Savoie, qui servirent de modèles pour les barques, mais bien les galères françaises arrivées à leur point de perfection à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

La patiente étude de la barque, de ses plans, de sa construction, de sa manœuvre, de la vie et du langage des barquiers a amené M. Favre à faire des recherches dans les archives de Berne. C'est là qu'en étudiant la correspondance d'Henri Du Quesne et de Leurs Excellences de Berne il a été amené à la conviction que c'est à cet officier de marine qu'il convient d'attribuer la conception de la barque. Né en 1652, Henri Du Quesne était le fils du célèbre marin vainqueur de Ruyter ; calviniste, il dut en 1685 se réfugier à Genève d'abord, à Aubonne ensuite. Il offrit ses services à Genève et à Berne et dessina probablement le plan du port de Morges tel que nous le connaissons aujourd'hui. Son œuvre maîtresse fut l'étude d'un navire pouvant servir à la fois à la guerre et à la paix. Marin du nord, il sut adapter avec intelligence la galère méditerranéenne aux conditions de navigation du lac, en tenant compte des conditions géographiques locales, en particulier du régime des vents. Châtelain d'Aubonne, il éleva dans le temple de cette petite cité un monument à la mémoire de son père à qui il devait sa science nautique, sa loyauté et ses fortes convictions religieuses. Il termina sa carrière à Genève où il écrivit un ouvrage sur l'Eucharistie et collabora avec les pasteurs de cette ville à une traduction du Nouveau Testament. Il y mourut en 1722, âgé de 70 ans.

#### 1246. Séance du 24 avril.

**Essai sur la pénétration de l'art grec dans la Provence ancienne, par M. Paul VEILLON.**

M. Veillon, après un bref rappel historique, décrit un certain nombre d'œuvres d'art dans lesquelles l'influence grecque est évi-

dente. Parmi celles-ci les sculptures découvertes à Entremont, près d'Aix, méritent une mention spéciale. Les personnages représentés étaient sans doute des guerriers honorés dans des sanctuaires locaux à titre de héros de la tribu ; le guerrier, grâce à ses exploits, devenait dans la pensée de ses compatriotes un héros, et le sculpteur était chargé de fixer ses traits. Ce sculpteur était-il indigène ou un artiste venu de la Grande-Grèce ou de l'Etrurie ? M. Veillon voit dans le sentiment personnel et local qui anime ces œuvres la preuve de leur indigénat. M. Veillon a abordé encore le problème très complexe du mélange des influences grecque, romaine, ligure et gauloise qui se rencontrent sur ce territoire, carrefour de civilisation où triomphe sans conteste l'hellénisme, dont la maîtrise ne cesse qu'avec le déclin de la domination romaine.

**L'olivier de Robert Estienne, par M. Henri DELARUE.**

A paraître dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*.

1247. — *Séance du 8 mai.*

**« Candide » a-t-il paru à Genève ?, par M. Bernard GAGNEBIN.**

A paru sous le titre « L'édition originale de Candide » dans le *Bulletin du Bibliophile* (Paris, 1952), p. 169-181.

**Vinet et les Zofingiens de Genève en 1846, par M. Pierre BOVET.**

Alexandre Vinet a exercé au milieu du siècle dernier une influence profonde par la parole et par la plume. M. Pierre Bovet décrit cette influence parmi les étudiants zofingiens. Le *Journal d'André Oltramare*, exhumé par M. Bovet, montre un étudiant attentif aux événements extérieurs et s'efforçant de confronter ceux-ci à sa foi. Son mémoire sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat vaut par l'effort de loyauté plus que par la rigueur intellectuelle.

**Pierre Flournois et Pie IX, par M. Marc CRAMER.**

A paru dans le *Journal de Genève* du 13 août 1952.

**L'excursion archéologique du jeudi 22 mai (Ascension).**

La « saison » de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève s'est terminée, selon une tradition que chacun apprécie, par l'excursion archéologique du jeudi de l'Ascension. Et, une fois encore, la Haute-Savoie offrit à l'appétit archéologique des Genevois un menu abondant et varié auquel le paysage printanier ajoutait sa beauté. On se rendit d'abord au château de Sallenôves qui élève ses vieux murs sur une colline boisée au sud-est de Frangy. La gentillesse de son propriétaire actuel, M. Schürch, permit de visiter la vieille

demeure restaurée avec goût. La seconde étape avait pour but Clermont, village du Genevois qui cache parmi ses fermes les façades encore imposantes d'un château inspiré de la Renaissance italienne ; un prélat savoyard, Gallois de Regard, familier du pape, le construisit dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Après le déjeuner à Rumilly la cohorte genevoise, forte de 80 personnes, se dirigea sur Thorens. Le château, restauré avec trop de zèle au siècle dernier, tire sa beauté de sa terrasse établie au-dessus des prairies qui bordent la Filière. Grâce à l'amabilité du comte de Roussy de Sales, les membres de la Société d'histoire purent visiter les salles du château. Enfin, et comme le soleil se couchait, on alla saluer les ruines du Châtelet-du-Crédo. Près de Reignier, dans la plaine aux rocailles, un donjon démantelé se dresse, qui fut jadis un point d'appui des puissants sires de Faucigny. Ainsi se termina une excursion à laquelle l'érudition affable de MM. Louis Blondel et P.-E. Martin assura son intérêt scientifique.

1248. — *Séance du 23 octobre.*

**Vues nouvelles sur l'Escalade d'après des lettres inédites d'Albigny, par M. Paul-F. GEISENDORF.**

La correspondance d'Albigny, encore inédite, apporte sur les préparatifs militaires de l'Escalade beaucoup de renseignements nouveaux et, sur un grand nombre de points disputés ou obscurs, des précisions définitives. En outre, ces lettres, écrites en 1601 et 1602, c'est-à-dire durant l'époque où Albigny dresse ses plans et fourbit ses armes, peignent admirablement le lieutenant-général de Charles-Emmanuel et donnent au portrait de ce dernier quelques retouches intéressantes.

Albigny, à travers cette correspondance, apparaît comme un capitaine hardi et ambitieux ; cet ancien ligueur, adversaire souvent heureux des huguenots et d'Henri IV, voit dans l'entreprise contre Genève un moyen de réaliser ses ambitions. Il semble qu'Albigny, malgré ses nombreuses demandes au duc, ne fut pas toujours écouté, en particulier sur la date la plus favorable au « dessein » (il aurait voulu tenter l'escalade de Genève dans l'été de 1602, puis, la mauvaise saison étant arrivée, la différer jusqu'au printemps 1603). Les lettres du lieutenant-général donnent mille renseignements intéressants sur les préparatifs diplomatiques et surtout militaires faits en 1601 et 1602 ; nous apprenons, en particulier, que plusieurs reconnaissances furent faites par les hommes d'Albigny, notamment en avril, en juin et en novembre 1602, reconnaissances qui avaient pour but d'examiner de près les murailles de Genève et d'éprouver la qualité du service de garde. Au début de décembre Albigny rédigea une espèce de rapport général destiné à réchauffer l'ardeur du duc,

qui hésitait encore, probablement pour des raisons de politique générale. Ce rapport, estime M. Geisendorf, dut décider le duc qui fixa la date définitive du « dessein » à la nuit de Noël. La correspondance d'Albigny reprend après l'Escalade. Le lieutenant-général ne paraît pas considérer l'échec de décembre comme définitif ; bien plus, il minimise cet échec et indique un chiffre grossi pour les pertes genevoises. Plus tard il proposera au duc de renouveler l'entreprise ; mais il n'est plus temps, l'Europe est alertée, et le duc sent que Genève lui échappe et qu'il est préférable de traiter. Pendant les journées qui précèdent la signature du traité de Saint-Julien, Albigny s'entretient avec Rochette, lui fait part de ses projets d'offensive. Ainsi, jusqu'en 1603, Albigny se montre l'ennemi juré de Genève et le mauvais conseiller de Charles-Emmanuel.

1249. — *Séance du 6 novembre.*

**Genève sous le Directoire, le Consulat et l'Empire, par M. le général Georges CARTIER.**

Le général Cartier rappelle d'abord les années troubles qui précédèrent l'annexion de Genève à la France. Parmi les proscrits de la petite République, Clavières, réfugié à Paris, fut l'un des responsables indirects de l'annexion. Il est remarquable de constater, à ce propos, que l'invasion de Genève fut décidée et entreprise par le Directoire, gouvernement pourtant modéré. Le Directoire fut amené à prendre cette décision dans l'espoir de mettre la main sur un riche trésor. Sous le Consulat, Genève fut élevée au rang de chef-lieu du département du Léman. La création du département profitait à la cité qui se voyait à la tête d'un vaste territoire ; la petite ville disposait désormais d'une campagne étendue. Cette période, estime le général Cartier, fut pour Genève un temps de prospérité ; l'administration affirmait son indépendance et travaillait, avec l'appui de préfets bien disposés, pour le bien-être des populations genevoise et savoyarde. Il y eut des deux côtés des efforts de bonne volonté et de compréhension ; les passions confessionnelles étaient émoussées et Genève, cité de la Réforme, régnait sur un département catholique sans que cette situation provoquât de troubles. Barante, le préfet de Napoléon, respectait les prérogatives protestantes, celles de l'Académie notamment ; cependant les autorités genevoises durent ouvrir l'église de Saint-Germain au culte catholique et figurer dans des cérémonies religieuses en l'honneur de l'empereur. Durant les dernières années de l'Empire et tandis que les armées napoléoniennes exigeaient toujours plus de soldats, les Genevois connurent les défauts et les duretés du régime : impôts accrus et conscription généralisée. Toutefois le calme régnait et, le 31 décembre 1813, la Restauration s'opéra dans la paix.

1250. — *Séance du 13 novembre.*

**Voltaire jugé par Flaubert, par M. Théodore BESTERMAN.**

M. Besterman, directeur de l'Institut et Musée Voltaire récemment fondé dans notre ville, a eu l'heureuse fortune d'acquérir un cahier de notes de lectures de Flaubert relatives à l'« Essai sur les mœurs ». On savait l'importance de cet ouvrage de Voltaire, mais on ignorait le crédit que Flaubert accordait à l'« Essai » et, à travers celui-ci, au philosophe de Ferney. Flaubert, dans ce cahier, cite, corrige, approuve, loue ; il se montre un admirateur passionné de Voltaire, qu'il lisait depuis l'âge de quatorze ans et qu'il relira jusqu'à sa mort. Il met au premier rang des œuvres de Voltaire la « Correspondance » et « Candide », qu'il a lu vingt fois. Flaubert n'admire pas seulement l'écrivain, le prosateur, mais aussi le philosophe et l'historien — quand celui-ci quitte l'histoire pour la philosophie — et il souhaite que le monde suive la « grand'route de Monsieur de Voltaire ». Ce cahier de notes a été donné par M. Besterman à l'Institut Voltaire.

**Le docteur André Gosse pendant ses études à Paris de 1811 à 1816, par M. le docteur Jean OLIVIER.**

Le Dr Jean Olivier, qui s'est spécialisé depuis quelques années dans l'histoire de la médecine genevoise au XIX<sup>e</sup> siècle, évoque la figure d'André Gosse à l'époque où celui-ci poursuivait ses études à Paris. Nous sommes bien renseignés sur ce moment de la vie de Gosse grâce à un journal qu'il rédigeait à l'intention de ses parents, journal qui remplit 37 cahiers. Le Dr Olivier donne d'intéressants extraits de ces notes qui montrent un étudiant appliqué et attiré par les questions scientifiques (il entra en contact avec Parmentier, Ampère et Jussieu). Gosse vécut à Paris les dernières années de l'Empire et le début de la Restauration, de 1811 à 1816, et les impressions qu'il laisse sur cette période dramatique sont pleines de vie. Il parle de la misère des petites gens, de la mendicité croissante ; il décrit la cour impériale à son déclin, le silence morne qui entoure Napoléon et Marie-Louise, les ébats du roi de Rome... Ces carnets constituent un témoignage nouveau et utile sur l'époque impériale, témoignage d'un esprit libre et sensible.

1251. — *Séance du 18 décembre.*

**Les origines de l'Abbaye de Saint-Maurice. Etudes et état actuel de la question, par M. le chanoine J. M. THEURILLAT.**

Plusieurs historiens, notamment Mgr Besson, B. Krusch, M. Reymond et L. Dupont-Lachenal ont déjà étudié certains points

particuliers de ce problème, ceux surtout que pose la documentation écrite. Les travaux menés avec compétence par M. Blondel sur l'emplacement des anciennes basiliques ont apporté à la solution du problème la très précieuse contribution de l'archéologie. Ils ont permis d'établir ou de confirmer de nombreux points obscurs et contestés : par exemple l'emplacement de la chapelle primitive du IV<sup>e</sup> siècle, la situation exacte et la date des basiliques qui se sont succédées dans la cour du Martolet. M. Theurillat s'efforce de présenter et de critiquer la documentation qui avait été jusqu'ici négligée ou étudiée trop superficiellement ; puis, se basant sur les études de ses prédecesseurs, historiens et archéologues, ainsi que sur ses études récentes, il donne une vue d'ensemble de l'histoire des origines du monastère d'Agaune : fondé en 515 par Sigismond auprès des tombeaux des martyrs Thébains où les foules se rendaient en pèlerinage depuis plus d'un siècle, l'abbaye se caractérise par une institution nouvelle en Occident, la *laus perennis* ou office divin ininterrompu, assuré par plusieurs groupes de moines venus de la région lyonnaise et du Jura. Son caractère de centre religieux de la Bourgogne, ainsi que sa position géographique au défilé de la route la plus importante conduisant de Gaule en Italie par le Mont-Joux, expliquent en partie l'intérêt que lui témoignèrent les rois francs et la papauté, et qui en fit l'un des monastères les plus comblés de priviléges du haut moyen âge.

**Bilan d'une année de recherches aux Archives du Vatican, par M. Luc BOISSONNAS.**

M. Luc Boissonnas a dépouillé pour le compte de la Société d'histoire les registres des huit premières années du pontificat de Clément VII, antipape d'Avignon (1378-1394) dont il a extrait tout ce qui concerne les anciens diocèses de Genève, de Lausanne et de Sion. Ce travail de dépouillement, qui se poursuit grâce à l'Institut suisse de Rome, permettra aux historiens de connaître mieux une période encore obscure en bien des points. Les premières recherches de M. Boissonnas sont déjà prometteuses à cet égard. M. Boissonnas a reconnu et analysé environ 1200 pièces qui se rapportent principalement au diocèse de Genève. Les renseignements obtenus par ces documents sont nombreux et variés : noms de personnes, dates de construction d'églises, situation économique, politique pontificale... On constate ainsi que Clément VII — Robert de Genève — avait appelé auprès de lui beaucoup de Genevois et qu'Avignon et le Comtat Venaissin procuraient alors aux habitants de notre région des fonctions importantes dans l'administration.

## Communications

### présentées à la Société en 1953

1252. — *Séance du 8 janvier.*

Séance commune avec le Centre d'Etudes orientales.

#### **Les manuscrits de la mer Morte, par Dom Hilaire DUESBERG.**

En février 1947, un berger bédouin découvre au fond d'une grotte, près de Jéricho, des jarres remplies de manuscrits qu'il emporte à Bethléem et qu'il vend à l'archevêque syriaque de Jérusalem ; ces manuscrits seront confiés par le préfet à des savants américains. Parmi ces manuscrits, le plus précieux et le plus émouvant est celui qui contient le texte d'Isaïe. De quand date-t-il ? Qui donc l'avait placé dans cette grotte et pour quel motif ? Toutes ces questions posent des problèmes difficiles de méthodologie. En janvier 1949, avec un retard que la guerre entre Israël et les Arabes explique, les archéologues entreprennent des fouilles dans la grotte de Jéricho : fouilles vaines, hélas ! car, entre temps, le refuge avait été pillé. Cependant on découvre dans les débris de nombreuses jarres semblables aux premières, ce qui laisse supposer la présence en cet endroit d'une véritable bibliothèque. Plusieurs hypothèses ont été émises. Pour certains historiens, il s'agirait d'un cimetière de livres sacrés, pour d'autres d'une cachette pendant un temps de persécution (ce qui procurerait quelques dates précises). L'étude externe et interne des manuscrits eux-mêmes devrait permettre de fixer leur âge approximatif, mais ici encore les avis divergent. Au début de 1952 une deuxième grotte fut découverte, près de la première, dans laquelle un dépôt semblable fut retrouvé. Dom Duesberg se refuse à prononcer un jugement définitif dans ce débat qui durera encore quelque temps. Quoi qu'il en soit, il semble que ces manuscrits ont été déposés là par les membres d'une secte, les Esséniens peut-être. En ce qui concerne le manuscrit d'Isaïe, la découverte est importante ; nous possédons pour la première fois un manuscrit qui a servi à l'époque même du Christ, manuscrit qui corrobore le texte traditionnel dans son ensemble. D'autre part ces découvertes mettent en valeur la secte des Esséniens et jettent une lumière nouvelle sur l'époque qui a vu naître le christianisme.

1253. — *Séance du 22 janvier* (assemblée générale).

Rapports du président (M. STELLING-MICHAUD), du trésorier (M. Gustave DUMUR) et du vérificateur des comptes (M. Albert RIVOIRE).

Election du comité : MM. Paul COLLART, président ; Paul ROUSSET, vice-président ; Gustave DUMUR, trésorier ; Marc NICOLE, secrétaire ; Bernard GAGNEBIN, commissaire aux publications ; Lucien FULPIUS, Olivier REVERDIN, Sven STELLING-MICHAUD, Denis VAN BERCHEM.

Nomination de trois membres correspondants : le R. P. LAJEUNIE, O. P., M. Jean-Rodolphe de SALIS, le baron d'YVOIRE.

**Le Platon de Henri Estienne, par M. Olivier REVERDIN.**

M. Reverdin retrace l'histoire de cette édition, laborieuse, difficile et qui fit naître bien des querelles entre ses auteurs : Henri Estienne a réuni pour la première fois toutes les œuvres de Platon ; il lui incombaît la tâche de consulter tous les manuscrits permettant d'établir le texte grec, travail qu'il accomplit avec tant de bonheur que son édition fut valable pendant deux siècles et demi et respectée jusque dans la division en paragraphes. Son collaborateur, Jean de Serres, Français réfugié à Lausanne en 1553 et établi à Genève en 1559, qui fut pasteur à Jussy, composa la traduction latine dans une langue agréable qui rendait accessibles les idées de Platon au grand public. Appelés à collaborer à cette œuvre immense, Henri Estienne et Jean de Serres ne s'entendirent jamais et leurs différends ralentirent la parution du Platon tant attendu. Les divergences profondes entre les deux auteurs apparaissent fréquemment dans les notes substantielles dont ils accompagnèrent le texte. Les préfaces, les pièces liminaires, les dédicaces ont été minutieusement analysées et apportent de précieux renseignements sur les humanistes du XVI<sup>e</sup> siècle. Telle quelle cette première édition des œuvres de Platon est une pièce maîtresse dans l'œuvre célèbre de Henri Estienne et un témoignage émouvant de cette collaboration entre deux hommes de caractère opposé qui se trouvent unis dans la reconnaissance que leur a témoignée la postérité. C'est encore une fois la preuve que ce seizième siècle de guerres et de troubles était aussi un siècle de culture, telle est la conclusion de M. Olivier Reverdin.

1254. — *Séance du 12 février.*

**Remarques sur l'historiographie mésopotamienne, par M. Edmond SOLL-BERGER.**

M. Edmond Sollberger a fait un inventaire détaillé des sources historiques de la Mésopotamie. Les documents en caractères cunéiformes peuvent être classés en trois types : économiques, littéraires,

historiques. Dans les derniers il est intéressant de remarquer que l'on peut discerner des intentions historiques, le désir d'expliquer les causes et les conséquences des événements. Dans les textes qui donnent des listes de souverains on note que le scribe qui les a établies fait parfois montre d'esprit critique, de scrupule historique, préférant avouer son ignorance à propos d'un nom de souverain perdu, plutôt que de l'inventer ou de le supprimer. Les quelque 300.000 textes découverts depuis un siècle apportent sans cesse de nouveaux renseignements, confirmés souvent par les découvertes archéologiques.

**Bilan du 7<sup>e</sup> Congrès international de papyrologie, par M. Victor MARTIN.**

M. Victor Martin retrace les activités du 7<sup>e</sup> Congrès international de papyrologie, tenu à Genève, en septembre dernier. Le thème d'étude de ce congrès était l'originalité de l'Egypte dans le monde grec. Ni la langue grecque utilisée officiellement de la conquête d'Alexandre à l'invasion arabe, ni la manière d'écrire cette langue n'attestent aucune originalité. Les prétendus alexandrins sont des particularités de la langue grecque qu'on retrouve dans tout le monde hellénistique. Au contraire, dans le domaine politique et gouvernemental l'Egypte des Ptolémées et celle de la conquête romaine se révèlent comme profondément différentes des autres Etats hellénistiques ou des colonies romaines. La tradition pharaonique y demeure vivace, celle qui consiste à faire de l'Egypte une propriété du souverain, grâce à laquelle il peut grossir son trésor et disposer ainsi d'une puissance immense. Les paysans, les fellahs, continuent à travailler pour l'administration centrale ; il n'y a pas de ville grecque, car les souverains autocrates redoutent toute activité politique qui risquerait de rompre l'équilibre de leur gouvernement. On a pu, à propos de l'Egypte, parler de déterminisme géographique, mais que serait cette prospérité naturelle sans l'intelligence et l'ingéniosité des gouvernants, qui savent en tirer le meilleur parti ? Cette résistance de l'Egypte, cette permanence des institutions politiques et gouvernementales ont été soulignées par M. Victor Martin.

**1255. — Séance du 26 février.**

**Quelques aspects de la vie religieuse à Genève au XIV<sup>e</sup> siècle d'après un manuscrit inédit, par M. l'abbé Edmond CHAVAZ.**

Paraîtra dans les *Mémoires et Documents de la Société d'histoire de la Suisse romande*.

**En feuilletant les archives de la Vénérable Compagnie des pasteurs : un sermon d'Antoine Léger en 1695, par M. Edmond ROCHE DIEU.**

Imprimé ci-dessus, p. 111-129.

1256. — *Séance du 12 mars.*

Séance commune avec la Société Dante Alighieri et la Société genevoise d'études italiennes.

**La sculpture gothique siennoise au XIV<sup>e</sup> siècle, par M. Enzo CARLI.**

M. Enzo Carli, superintendant des monuments et des musées de Sienne, a présenté dans un exposé illustré de nombreux clichés l'histoire de la sculpture gothique siennoise pendant les premières décades du XIV<sup>e</sup> siècle. Effacés par la notoriété des peintres, les sculpteurs de Sienne méritent une célébrité tout aussi éclatante et l'étude de leurs œuvres est d'autant plus intéressante qu'elle révèle des productions exemptes de préjugés académiques, toutes proches des goûts actuels. Trois artistes, dont aucun ne naquit à Sienne, en exécutant la fameuse chaire du Dôme, vers 1267, ont édifié le premier musée de sculpture siennoise : Nicolo Pisano, son fils Giovanni et Arnolfo di Cambio. Ce brillant prologue est suivi par l'œuvre de Giovanni Pisano, le plus grand sculpteur italien gothique. La décoration de la façade de la Cathédrale, avec son imposant cycle de statues plus grandes que nature, philosophes de l'antiquité, prophètes, sibylles, affirme un art tourmenté, puissant, dramatiquement animé et dégagé de l'architecture sur laquelle il s'appuie. Giovanni ne pouvait aller plus loin sans tomber dans le maniérisme et l'exagération, aussi après lui ont commencé à Sienne une tradition de sculpture et un goût plastique essentiellement locaux et dont l'importance fut considérable. Tino di Camaino fut le plus illustre artisan de cette réforme. Dans diverses œuvres il développe un talent nouveau et opposé aux créations tourmentées de Giovanni Pisano. Ses blocs massifs et recueillis, ses statues à peine plus qu'ébauchées traduisent une esthétique des volumes et une rigueur géométrique proches des conceptions du cubisme. Après avoir subi au cours des siècles des transformations et des mutilations, le monument du cardinal Riccardo Petroni, recomposé par M. Enzo Carli, offre un ensemble plein de grandeur. A la fin de sa vie Tino di Camaino atteignit à une simplification d'une si pure élégance qu'elle frôle l'abstraction. Gano di Fazio dans son monument funèbre de Tommaso d'Andrea créa des statues d'un ensemble rythmique exquis et la statue de Ranieri del Porrina, qui se révolta contre Sienne, est un précieux exemple de sculpture expressive, essai des plus réussis de psychologie du dictateur valable pour tous les temps.

Les Siennois Agostino di Giovanni et Agnolo di Ventura exécutèrent vers 1330, dans le monument de Guido Tarlati, une étonnante série de scènes militaires. Dans la cathédrale de Pistoie, Agostino di Giovanni représenta sur le relief d'un sarcophage une scène charmante : le professeur, en chaire, devant ses élèves. Ce goût de l'illustration et du récit, caractéristique de l'art siennois, bonheur

de la peinture, eut dans la sculpture son poète le plus délicat. Goro di Gregorio, découvert lui aussi par M. Enzo Carli, signa un sarcophage renfermant les cendres de San Carbone. La légende de ce saint, qui disait sa messe de si bonne heure que les fidèles ne pouvaient y assister, voulant dans sa grande modestie leur cacher que des anges venaient accompagner son chant de leurs harmonies célestes, est représentée avec l'adresse la plus raffinée. Quelques sculptures de Giovanni d'Agostino, pleines de lyrisme gracile et délicat, où la finesse de la ligne évoque les porcelaines chinoises, marquent la fin de cette période d'or de la sculpture siennoise, hier inconnue, révélée aujourd'hui avec éclat par les découvertes de M. Enzo Carli.

1257. — *Séance du 26 mars.*

**La Confédération des VIII cantons, par M. Anton LARGIADÈR.**

Dans sa communication qui retracait l'origine des pactes et des chartes, M. Largiadèr a mis en lumière des aspects nouveaux de la question et insisté sur la valeur du pacte de Zurich qui a plus ou moins servi de modèle aux autres. La personnalité remarquable de Rodolphe Brun et son action politique ont été particulièrement importantes. Mais très vite le régime autoritaire qu'il avait institué a disparu et un mouvement démocratique s'ensuivit. Une réaction semblable se produisit après l'œuvre du landammann Jean d'Attinghausen. Les idées générales que M. Largiadèr a tenu à dégager de cet historique sont fort intéressantes et font ressortir le caractère corporatif de la démocratie de l'époque, qui certes préparait la démocratie et la liberté individuelle que le XVIII<sup>e</sup> siècle tentera d'instaurer. Ces pactes ont été signés pour établir l'indépendance des cantons, maintenir une paix durable, former un Etat libre, et éliminer la noblesse : ils sont à l'origine de l'esprit républicain.

**L'émigration genevoise de 1782-1783. Les colonies de Bruxelles et de Constance, d'après un livre récent, par M. Paul-E. MARTIN.**

M. Paul-E. Martin a donné le compte rendu d'une thèse de Zurich<sup>1</sup>, œuvre de M. Josef Feldmann sur l'« Emigration genevoise de 1782-83 » et les colonies de Bruxelles et de Constance qui fournit des renseignements nouveaux sur l'activité commerciale et politique des citoyens ou des natifs genevois installés dans ces deux villes. Après la prise d'armes des représentants et l'Edit de pacification, de nombreux Genevois quittent la ville et tentent de transférer leur activité industrielle ou commerciale à Bruxelles et à Constance. A

<sup>1</sup> Josef FELDMANN, *Die Genfer Emigranten von 1782-83*, Zurich, 1952.

Bruxelles, dix-huit familles s'installent. Isaac-Salomon Anspach, Jacques et Jean-Louis Odier sont parmi les plus actifs. Les projets pour fonder une industrie horlogère échouent et seul le caractère commercial de ces établissements subsiste. A Constance s'établirent aussi des émigrants genevois, parmi lesquels on peut compter le père du général Dufour, Bénédict Dufour. Ces colonies ont surtout un caractère commercial, mais il est intéressant de noter que lorsque la situation politique leur eût permis de gagner la France, ou de revenir à Genève, ces émigrants jouèrent un rôle important dans la Révolution genevoise, apportant des conceptions cosmopolites et militant pour une souveraineté populaire. M. Paul-E. Martin estime que cet ouvrage apporte une source précieuse d'informations sur la période pré-révolutionnaire et révolutionnaire.

1258. — *Séance du 23 avril.*

**Vue d'ensemble de la colonisation espagnole en Amérique, par M. Manuel BALLESTEROS GAIBROIS.**

M. Manuel Ballesteros Gaibrois, professeur à l'Université de Madrid, a présenté une vue d'ensemble de la colonisation espagnole en Amérique. M. Ballesteros a dégagé les caractères de cette colonisation et a montré quelles qualités remarquables ont dû posséder les « Conquistadores » : courage, résistance physique, faculté de s'adapter à des climats excessifs, fidélité, dureté et attachement à la foi catholique. L'Europe ne connaissait rien du problème colonial, et c'est à l'Espagne, que son histoire avait préparée à une tâche aussi grandiose, qu'il appartint de réaliser cette première expérience, qui consistait à importer en Amérique la culture européenne et chrétienne, tout en formant les cadres sociaux des futurs Etats souverains de l'Amérique latine. Les qualités exceptionnelles des conquistadores n'auraient pas suffi à assurer l'organisation de la conquête sans l'œuvre du gouvernement espagnol qui s'appuya sur les contributions des particuliers, sur les travaux du Conseil des Indes, d'où émanaient lois et ordonnances, et sur la « Casa de Contractación » qui régit les relations économiques. Petit à petit se constitua le système des vice-royautés, base des Etats indépendants. Les difficultés furent immenses, et il n'est pas étonnant qu'une telle œuvre ait suscité des jugements contradictoires. M. Ballesteros s'est attaché à montrer la continuité et la réussite de cette colonisation et a insisté sur la maturité à laquelle les colonisateurs ont su amener les populations de l'Amérique latine. Cette maturité se manifesta dans tous les domaines et fut une des causes de l'indépendance.

**Excursion archéologique du jeudi 14 mai (Ascension).**

Comme chaque année, l'Ascension a donné l'occasion aux membres de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève de se retrouver dans une excursion archéologique. La Savoie, si riche en châteaux et en églises, a permis aux quelque soixante-dix participants de revivre sur les lieux mêmes de passionnantes heures d'histoire, grâce aux savants et pittoresques éclaircissements fournis par MM. Blondel et Vaucher.

Le château de Monthoux (XV-XVI<sup>e</sup> siècles) qui abrita Henri IV pendant une nuit et saint François de Sales pendant sa jeunesse, apparut dans tout son charme malgré la pluie qui devait rafraîchir la matinée avec une constance un peu inattendue. A Annecy-le-Vieux, chacun fut agréablement séduit par un clocher roman du XII<sup>e</sup> siècle, remarquable par la pureté de ses formes. Laissant Annecy, les cars gravirent la pente pour atteindre le célèbre château de Menthon qui, par sa situation dominante, sa masse fière et harmonieuse, traduit bien la vieille origine de ses châtelains. Sous une pluie battante et un froid qui transformaient la visite en une véritable prise d'assaut par surprise, les amateurs d'architecture médiévale purent se plonger dans une atmosphère de chevalerie, tandis que les romantiques, toujours nombreux, commençaient à rêver sur une terrasse d'où l'on découvrait une vue magnifique. A Thônes, un excellent déjeuner couronna la matinée. En l'absence de M. Paul Collart, président, ce fut M. Paul Rousset, vice-président, qui fit le discours traditionnel, plein d'esprit et de poésie. Après la traversée de Thônes à Bonneville, Contamines-sur-Arve, outre son église du XIII<sup>e</sup> siècle, fort curieuse, offrit une surprise charmante : M. Guichonnet, professeur à Bonneville, attendait la société qu'il conduisit dans l'église, ajoutant ses précieuses indications à celles de ses collègues genevois. Après une collation, on repartit pour les ruines de Boringe, restes d'un château du XIII<sup>e</sup> siècle, aux murs épais, enfouis dans la forêt. A travers les feuilles et les pierres, car tout était mêlé, dames et messieurs, disciples de Rousseau, firent des bouquets de pervenches.

**1259. — Séance du 12 novembre.**

**François Ruchon et l'« Histoire politique de la République de Genève, 1813-1907 », par M. Paul-E. MARTIN.**

M. Paul-E. Martin, après avoir retracé la brillante carrière de M. François Ruchon enlevé brutalement à sa cité et à l'affection des siens, le 17 mai 1953, a consacré au dernier livre du regretté professeur un exposé dans lequel il a montré tout l'intérêt et toute la

valeur scientifique de cette « Histoire politique de la République de Genève (1813-1907) », deux volumes édités par Jullien, qui vont paraître incessamment. Ce travail, le seul publié sur cette période, est remarquable par l'imposante masse de documents, mémoires, articles de journaux, publications diverses dont il donne l'analyse et surtout par la solide synthèse que son auteur a réussie malgré les innombrables difficultés que présentait une semblable tentative. En bon historien et en critique sagace, c'est la recherche de la vérité qui l'a guidé et, tel quel, son livre va constituer la base indispensable de ceux qui veulent connaître cette époque et comprendre la Genève actuelle.

**Tripoli, son histoire, ses monuments, par M. Paul COLLART.**

M. Paul Collart a fait un exposé accompagné de belles projections sur l'histoire et les monuments de Tripoli. Cette ville du Liban possède de nombreux monuments musulmans d'une richesse et d'une variété architecturales peu communes. M. Paul Collart a été appelé à présider une commission de l'UNESCO ayant pour but de préserver la vieille ville menacée de destruction par un plan d'extension. Reprise aux Croisés par Kalaoun en 1289, Tripoli fut reconstruite par les sultans Mamelouks au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup>. Mais ce sont surtout les nombreuses mosquées construites sur d'anciennes églises chrétiennes, avec leurs coupoles, gracieuses, toutes différentes les unes des autres, solutions variées et audacieuses des problèmes techniques, et les madrasas, écoles religieuses où l'on enseignait l'orthodoxie sunnite, qui, mêlées aux hammams, bains publics aux coupoles aveugles, percées de centaines de trous qui permettent à la lumière de passer sans laisser échapper la chaleur, le tout entouré de ruelles sinuées, de souks pittoresques et de khans, entrepôts et caravansérails, qui donnent à la ville son caractère. Tous ces édifices méritent certes d'être conservés quand on considère leur nombre et la prodigieuse ingéniosité de ces architectes qui surent renouveler sans cesse leur art et garder cependant une unité de style.

**1260. — Séance du 26 novembre.**

Séance commune avec la Classe des Beaux-Arts.

**L'art populaire baroque en Savoie, par M. Raymond OURSEL.**

L'art populaire baroque en Savoie qui doit être distingué du baroque européen s'est manifesté comme la très heureuse rencontre du tempérament savoyard avec la technique sûre et éprouvée pendant des siècles des architectes et maçons italiens du Val Sesia. L'art roman et gothique a toujours rencontré de la résistance en

Savoie ; la Renaissance n'y a pas pénétré avec le même rayonnement qu'ailleurs ; et quand après la grande période de troubles du XVI<sup>e</sup> siècle, une certaine prospérité est revenue, quand les villages de montagne se sont développés, il y a eu de nombreuses constructions d'églises, des paroisses nouvelles. Ces églises, il a fallu les éléver à peu de frais et la main-d'œuvre des Valsésiens, habiles et modestes, était toute trouvée. L'extérieur de ces églises est simple, car dans ce pays de neige on ne peut avoir des façades compliquées que le gel détruirait. Mais pour compenser cette simplicité obligatoire, l'intérieur est enrichi de retables, de statues, sculptés dans cette matière que la Savoie produit sans compter, le bois. La couleur, généralement très vive, vient rehausser ce que la voûte et les murs pourraient avoir de monotone.

Pour le pauvre montagnard, économe et soumis à une vie rude, il faut que son église soit déjà une image du paradis, d'où cette incroyable richesse des ornements et des sculptures qui rappellent le baroque romain ou espagnol, avec cependant quelque chose de plus rude, de moins adouci, car souvent l'art local est venu se mêler aux œuvres des Valsésiens dans une collaboration fructueuse. Il faut noter aussi que les Valsésiens ont su adapter leurs plans et leur technique au pays dans lequel ils travaillaient avec un instinct très sûr. Enfin, l'art si particulier et si pittoresque des clochers en forme de bulbe est dû à ces architectes valsésiens et les nombreux clichés en couleurs ont permis d'admirer la forme exquise et infiniment variée de ces flèches d'églises, adossées à la montagne — et avec quelle heureuse harmonie elles sont allégées, malgré leurs murs massifs et leurs proportions un peu trapues, par ces tours surmontées de dômes dorés apportés par les Piémontais. Cet art baroque populaire est donc bien, malgré ses origines italiennes, un art autochtone, car il a su s'adapter aux conditions du pays dans lequel il a fleuri et il est tout entier caractérisé par ces quatre qualités : réalisme, rudesse, couleur, envol. Sous cet aspect l'histoire de l'art savoyard apparaît très proche de l'art valaisan, lui aussi constitué grâce à l'immigration des Valsésiens.

#### 1261. — Séance du 17 décembre.

##### **Un personnage du second Empire, Mgr Bauer, par M. Aldo DAMI.**

M. Aldo Dami a évoqué l'étonnante figure de Mgr Bauer. Né à Pest, en 1829, ce cousin du grand-père du conférencier appartenait à une famille israélite. A l'âge de 19 ans il eut une apparition de la Vierge qui le détermina à aller en France. Trois ans après, il est prédicateur des deux églises les plus mondaines de Paris, la Madeleine et Notre-Dame. Il devait devenir protonotaire apostolique et évêque

*in partibus.* Confesseur de l'impératrice il travaille au rapprochement franco-autrichien dès 1867. Napoléon III songea un moment à faire venir à Paris son frère, grand banquier en Espagne et amant de la reine Isabelle. En 1869, Napoléon III, malade, délègue l'impératrice et Mgr Bauer pour l'inauguration du canal de Suez et le discours inaugural est prononcé par Mgr Bauer. Durant la guerre de 1870, Mgr Bauer dirige la Croix-Rouge française. La chute de l'Empire entraîne l'effondrement moral de Mgr Bauer, qui se défroque et se marie d'une manière assez romanesque : rencontrant une jeune fille qui n'avait plus le choix qu'entre la mort et le déshonneur, Mgr Bauer lui propose le déshonneur et l'épouse. Comme elle était protestante, il se fait protestant. Après une existence mouvementée, l'ex-monseigneur mourut en 1903, enterré dans la partie juive du Père-Lachaise.

**Les papiers de Fazy-Pasteur, par M. Jean MARTIN.**

M. Jean Martin a eu la chance de découvrir trois caisses remplies de vieux papiers ayant appartenu à Fazy-Pasteur. Après deux hivers de dépouillement M. Martin a pu les classer et les remettre à la Bibliothèque où ils pourront être consultés par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de Genève au cours du XIX<sup>e</sup>. Papiers d'affaires de Louis-Charles Fazy, qui apparaît comme un ardent patriote, documents personnels, documents de la Société économique, 302 lettres adressées à Fazy-Pasteur, 203 lettres des membres de la famille Fazy, copies de missives de Bellot, Broglie, De la Rive, Etienne Dumont, Jean-Gabriel Eynard, James Fazy, Greg, Guizot, d'Ivernois, Petit-Senn, Rigaud, Sismondi, Madame de Staël, nous ne pouvons tout citer, mais il n'y a pas moins de 32 dossiers pleins de renseignements précieux sur toute la première moitié du XIX<sup>e</sup>. La personnalité de Fazy-Pasteur est un peu oubliée, comme le sont souvent les esprits pondérés et libéraux ; James Fazy, son cousin, grand homme à l'allure révolutionnaire est connu de tous. Citons au passage les lettres que James Fazy écrivait à son cousin pour lui emprunter de l'argent ou lui demander de souscrire à des abonnements pour le journal qu'il dirige. Les rapports entre les deux hommes furent excellents jusqu'au moment où les idées politiques les séparèrent. A travers sa correspondance se dessine le caractère de cet homme trop ignoré. Fazy-Pasteur est un produit intellectuel du XIX<sup>e</sup>; également éloigné de l'esprit rétrograde et de l'esprit révolutionnaire, il refusa d'aller aux extrêmes, s'en tenant à la ligne de bon sens. Il est à souhaiter que ce fonds important de lettres et de documents soit étudié et permette une plus sage compréhension des hommes de cette époque.

EXTRAIT DES RAPPORTS FINANCIERS  
SUR LES EXERCICES 1952 ET 1953

1952

*Recettes*

Cotisations 1952 et arriérées . . . . .	Fr. 2.159,60
Intérêts du fonds ordinaire . . . . .	» 366,95
Intérêts du fonds Gillet-Brez attribués aux publications . . . . .	» 668,15
Vente de publications . . . . .	» 191,20
Boni laissé par l'excursion du 22 mai 1952 . . . . .	» 2,30
Déficit de l'exercice 1952 . . . . .	» 6.997,25
Total, pour balance . . . . .	<u>Fr. 10.385,45</u>

*Dépenses*

Frais généraux : loyers, séances, convocations, etc.	Fr. 1.191,05
Bibliothèque : frais de l'année . . . . .	» 57,85
Impression du <i>Bulletin</i> , t. X, livr. 1 . . . . .	Fr. 2.629,35
dont à déduire contributions d'auteurs . . . . .	» 1.602,—
Impression du t. XXXVIII des <i>M.D.G.</i> . . . . .	Fr. 12.109,20
dont à déduire allocation du fonds Rapin . . . . .	» 4.000,—
	<u>Fr. 10.385,45</u>

1953

*Recettes*

Cotisations 1953 et arriérées . . . . .	Fr. 2.310,—
Intérêts du fonds ordinaire . . . . .	» 324,65
Intérêts du fonds Gillet-Brez attribués aux publications . . . . .	» 671,65
Vente de publications . . . . .	» 54,85
Boni laissé par l'excursion du 14 mai 1953 . . . . .	» 20,70
Allocation du fonds Harvey pour l'impression du <i>Bulletin</i> , t. X, livr. 2 . . . . .	» 700,—
Total, pour balance . . . . .	<u>Fr. 4.081,85</u>

*Dépenses*

Frais généraux : loyers, séances, convocations, etc.	Fr. 1.199,45
Bibliothèque : frais de l'année . . . . .	» 57,—
Excédent des recettes de l'année 1953 . . . . .	» 2.825,40
	<u>Fr. 4.081,85</u>

## TABLE DES AUTEURS DES COMMUNICATIONS

- BALLESTEROS GAIBROIS, M., p. 210.  
BESTERMAN, Théodore, p. 203.  
BOISSONNAS, Luc, p. 204.  
BOVET, Pierre, p. 202.  
CARLI, Enzo, p. 208.  
CARTIER, général, p. 202.  
CHAVAZ, Edmond, p. 207.  
COLLART, Paul, p. 212.  
CRAMER, Marc, p. 200.  
DAMI, Aldo, p. 213.  
DELARUE, Henri, p. 200.  
DUESBERG, Hilaire, p. 205.  
FAVRE, Louis-E., p. 198.  
GAGNEBIN, Bernard, p. 197, 200.  
GEISENDORF, Paul-F., p. 201.  
HATT, J.-J., p. 196.  
LARGIADÈR, Anton, p. 209.  
LIEBESKIND, W.-Amédée, p. 196.  
MARTIN, Jean, p. 214.  
MARTIN, Paul-E., p. 197, 209, 211.  
MARTIN, Victor, p. 197, 207.  
OLIVIER, Jean, p. 203.  
OURSEL, Raymond, p. 212.  
REVERDIN, Olivier, p. 206.  
ROCHEDIEU, Edmond, p. 207.  
SAUTER, Marc-R., p. 198.  
SIMONETT, Carl, p. 195.  
SOLLBERGER, Edmond, p. 206.  
THEURILLAT, J. M., p. 203.  
VEILLON, Paul, p. 199.  
VICAIRE, M.-H., p. 196.

## TABLE DES NÉCROLOGIES

- CRAMER, Lucien, p. 193.  
FERRETTI, Giovanni, p. 193.  
PIAGET, Arthur, p. 192.  
RUCHON, François, p. 192.  
STAHELIN, Félix, p. 192.
-